CONSIDÉRATIONS

SUR

LA FORCE VITALE ET MÉDICATRICE

ET SUR

LES FIÈVRES ESSENTIELLES.

N° 88.

2



PRÉSENTÉE ET PUBLIQUEMENT SOUTENUE
A LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE MONTPELLIER, LE 14 JUILLET 1837;

PAR
MARIE-FRANÇOIS-XAVIER **BUTIGNOT**,
De Toulouse (*Haute-Garonne*) :

AIDE AUX HOSPICES CIVILS DE LA MÊME VILLE;

POUR OBTENIR LE GRADE DE DOCTEUR EN MÉDECINE.

> Les théories sont utiles et nécessaires même, si elles sont basées sur l'observation des phénomènes naturels.
>
> (DUBOIS d'Amiens, *Traité de pathologie.*)

MONTPELLIER,
Imprimerie de Veuve RICARD, née GRAND, place d'Encivade.

1837

AUX MANES DE MON PÈRE,

DE MES SOEURS HÉLÈNE ET SOPHIE.

Regrets !

A MA MÈRE.

Hommage public et trop faible sans doute de mon amour et de ma reconnaissance.

A MA SŒUR.

Amitié inaltérable.

BUTIGNOT.

AVANT-PROPOS.

Je ne me dissimule pas les difficultés que présentent les questions que j'aborde : l'impossibilité d'arriver, en ce qui les concerne, à une démonstration rigoureuse, les a rendues l'objet de discussions interminables, dans lesquelles chacun a pu trouver des arguments à l'appui de la doctrine qu'il a embrassée. Leur solution intéresse néanmoins au plus haut point les médecins. Véritables fondements de l'art de guérir, les opinions que l'on adopte à leur égard exercent la plus grande influence sur le traitement des maladies : aussi, quelle que soit l'obscurité dont elles sont enveloppées, leur importance explique et justifie les travaux auxquels se sont livrés sur ces matières les hommes les plus distin-

gués. Frappé comme eux des conséquences pratiques qui peuvent résulter de telle ou telle manière d'envisager ce sujet, j'ai dû chercher à éclairer là-dessus mes premiers pas dans la science, et c'est encore pour mieux atteindre ce but que je me suis déterminé à consigner dans cet essai les résultats de mon travail, en m'arrêtant aux opinions qui m'ont paru les plus rationnelles et les plus conformes à l'observation.

Ce travail sera divisé en deux parties : dans la première, je me propose d'établir qu'il existe en nous une puissance conservatrice quelle qu'elle soit, qui rend notre économie capable de résister aux causes de destruction qui l'environnent, et que la fièvre est un phénomène de réaction de cette économie contre un agent morbide. Dans la seconde, je montrerai que plusieurs causes de maladie agissant évidemment sur nous d'une manière générale, il est facile de s'expliquer l'existence des fièvres essentielles, que je prouverai aussi par leurs symptômes et par les autopsies, après l'avoir prouvée par leurs causes. Puis, considérant les cas où la fièvre s'accompagne d'une affection locale, j'exposerai ma façon de penser sur les rapports que l'on doit admettre entre l'une et l'autre.



PREMIÈRE PARTIE.

CONSIDÉRATIONS

SUR LA FORCE VITALE ET MÉDICATRICE.

Febris est affectio vitæ conantis mortem avertere. Boerhaave, aph. 573.

La matière est inapte à se mouvoir par elle-même ; le mouvement n'existe jamais sans une force quelconque qui le détermine, et un corps en repos y persiste jusqu'à ce que cette force motrice lui soit appliquée. Cette expression d'un fait vulgaire, et qui paraît si évident, qu'il suffit de l'énoncer pour en opérer la démonstration la plus complète, a cependant trouvé des contradicteurs. Plusieurs médecins, et M. Rostan entre autres, n'ont pas craint d'avancer que le

mouvement est une propriété de la matière (1), assertion qui, si je ne me trompe, est, dans l'état actuel de nos connaissances physiques, une véritable hérésie. Sans doute, abstraction faite des divers mouvements qu'il est en notre pouvoir d'imprimer à la matière, nous ne voyons nulle part cette matière en repos. Des forces d'attraction et de répulsion, la pesanteur et la puissance centrifuge animent tous les corps que nos sens nous font apercevoir dans l'univers ; mais de ce que l'agent et le mobile se trouvent toujours réunis, il ne s'ensuit pas qu'ils ne soient qu'une seule et même chose, que l'un soit une propriété de l'autre. Les propriétés de la matière sont ces modes qui ne peuvent subir ni accroissement, ni diminution ; qui demeurent toujours les mêmes, quelles que soient les circonstances dans lesquelles la matière se trouve placée ; et telles sont l'étendue et l'impénétrabilité. Les modifications diverses que présente, au contraire, le mouvement ne permettent pas de douter qu'il ne soit le résultat d'une puissance appliquée aux corps qui en sont animés ; et pour suivre M. Rostan sur le terrain où il s'est lui-même placé (2), rien ne me paraît plus distinct dans une horloge que le moteur et le mobile ; en vain réunira-t-elle toutes les conditions nécessaires pour être mise en mouvement, elle demeurera en repos tant que le ressort ne sera

(1) Rostan, traité de méd. clin.
(2) Ouvr. cité.

pas tendu : et bien loin de trouver là une preuve que le mouvement est une propriété de la matière, rien, je le répète, ne me semble plus propre à les distinguer que cet exemple.

Si les médecins honorables dont je combats la doctrine, en ce qui concerne la matière et les forces motrices, n'avaient pas voulu sortir des bornes de la physique, je ne sais s'ils n'auraient pas reculé devant une opinion aussi étrange; mais ils voulaient en faire l'application aux phénomènes de la vie : et comment ne pas attribuer à la matière la propriété de se mouvoir, lorsqu'on se propose de soutenir que la vie, ce concours si merveilleux d'actions tendant toutes vers un même but, n'est rien par elle-même, qu'elle résulte de l'organisation (1), qu'elle n'est, en un mot, qu'un effet de l'arrangement moléculaire de nos parties. Ces dernières propositions vont m'occuper maintenant, et si j'ai, comme je le pense, prouvé la fausseté du principe, j'espère qu'il ne me sera pas difficile de détruire les conséquences qu'on en a fait découler.

L'exercice de la vie de relation, soit chez l'homme, soit chez les animaux d'un ordre moins élevé, et les phénomènes de la vie organique, présentent une analogie qui ne peut manquer de frapper un observateur attentif. On voit, dans l'un et l'autre cas, un agent se servir des organes qui sont placés sous

---

(1) Ouvrage cité.

sa dépendance pour fuir ou repousser le danger, pour réagir contre ce qui peut nuire, et rechercher, s'approprier, au contraire, ce qui est agréable ou utile. Loin de moi, sans doute, la pensée de confondre dans leur nature les puissances d'où dérivent les différents résultats que je viens comparer entre eux. Libre dans ses déterminations et ayant le sentiment de devoirs à remplir, ces attributs de sagesse et de liberté présagent à l'âme humaine ses destinées immortelles. Mais aussi ces prérogatives nous montrent-elles dans l'homme, de la manière la plus évidente, le moteur et le mobile avec les traits qui les caractérisent et qui empêchent de les confondre. Quelle que soit l'admirable structure de ceux de nos organes qui appartiennent à la vie de relation, on ne saurait imaginer un rapport de cause à effet entre cette structure et les fonctions qu'ils remplissent. Simples instruments de la volonté, sans laquelle ils ne feraient que croître et vivre comme les branches d'un végétal, c'est cette volonté seule qui détermine et qui dirige leurs mouvements.

Si nous passons maintenant à des animaux inférieurs, nous ne retrouvons pas, il est vrai, une liberté d'action aussi pleine et aussi entière ; mais l'hirondelle, par exemple, que nous voyons, arrivée à son premier printemps, maçonner habilement l'édifice où elle doit déposer ses œufs et élever ses petits ; la chenille, se tressant avec un art admirable la prison qu'elle ne doit abandonner qu'après avoir

revêtu une forme nouvelle, ne possèdent pas, dans la seule disposition de leurs organes, la cause de ces merveilleux résultats. Nous admettons de plus, chez elles, un instinct, une espèce de nécessité de penser et d'agir d'une manière déterminée, diminutif de la volonté, sorte de milieu entre elle et l'agent qui préside à la vie organique, plus manifeste, plus surprenant, plus développé peut-être chez les animaux qui sont placés aux degrés inférieurs de l'échelle, qu'il ne l'est chez l'homme, où la raison l'éclipse et règne à sa place.

Or, si cette faculté plus ou moins complète d'agir ou de ne pas agir, que nous avons aperçue jusqu'ici dans le moteur, est une preuve incontestable de son indépendance, quant à sa nature, des organes qu'il fait mouvoir, de sa non-identité avec eux; si nous ne pouvons nier son existence, quoique nous n'en ayons d'autres preuves que les effets qu'il produit, et que son essence et son siége se dérobent à nos moyens d'investigation; serait-il dès-lors, je le demande, conforme à la raison de ne pas l'admettre dans tous les cas où nous voyons des mouvements se produire, un plan s'exécuter? et de ce que ces phénomènes auront lieu, soit d'une manière continue, soit indépendamment de la volonté, devrons-nous en conclure que l'impulsion d'un principe moteur et régulateur n'est pas nécessaire?

C'est là cependant l'erreur dans laquelle tombent ceux qui croient ne devoir admettre d'autre cause

des phénomènes organiques que l'assemblage lui-même de nos organes. N'y eût-il qu'un simple mouvement, on pourrait demander où est l'analogie ; où sont les faits qui servent de base à cette doctrine ? Mais la différence est immense entre un simple mouvement et la succession des actes que nous avons à considérer. Quels rapports notre esprit saurait-il apercevoir, par exemple, entre un mouvement et les phénomènes de la reproduction, entre le jeu d'une machine et le développement, la formation même des pièces qui la composent ? L'œuf arrive par la trompe dans l'utérus, n'offrant aucune marque d'organisation, et cependant on voit bientôt se former de toutes pièces, non-seulement les organes nécessaires à la vie utérine, mais encore ceux sans lesquels la vie ne saurait se continuer aprés la naissance : à cette époque, un nouvel ordre de fonctions commence ; le corps s'accroît, acquiert la faculté de se reproduire ; mais quelques années s'écoulent à peine, et bientôt on le voit dépérir, les fonctions languissent, et la mort vient enfin terminer la scène. Or, à ce tableau raccourci, n'est-il pas évident que les organes que l'on voudrait considérer comme cause, se développent, au contraire, sous l'influence du principe qui les régit, semblent se modifier sans cesse suivant ses exigences, et se plier à son action ? que la vie, l'accroissement, la mort ne peuvent se concevoir sans recourir à une force qui n'est pas la propriété des éléments matériels qui constituent nos

organes, quoiqu'elle leur soit inhérente? Et il serait bien étonnant, en effet, que la vie n'étant que le résultat de l'organisation, nous vissions néanmoins ce résultat être en raison inverse de la cause ; les fonctions organiques s'exécuter avec moins d'activité à mesure que l'organisation se perfectionnerait, et la vie s'éteindre par degrés, à dater de l'époque où précisément les organes du jeu desquels elle résulterait, sembleraient plus propres à en assurer l'exercice.

Parlerai-je de la faculté que possède l'économie de se soustraire à l'empire des lois physiques et chimiques, de résister, dans des limites plus ou moins étendues, à l'accumulation du calorique comme à sa déperdition ; de lutter avec avantage contre la force d'affinité qui tend à s'exercer entre les éléments divers dont nos tissus se composent, et qui en amène si promptement la dissolution lorsque la vie les a abandonnés. La digestion, la nutrition ne sont pas des preuves moins évidentes de l'antagonisme qui règne entre les lois vitales et celles auxquelles sont soumis les corps inorganiques : en un mot, dit M. Richerand, tous les phénomènes que présente l'observation du corps humain vivant, pourraient être donnés en preuve du principe qui l'anime (1).

Que ce principe actif ne soit autre chose qu'une loi naissant avec l'organisation, une faculté vitale,

---

(1) Élém. de physiologie.

comme le dit Barthez (1), douée de forces motrices et sensitives, survenant nécessairement à la combinaison de matière dont chaque corps animal est formé, et d'après laquelle tous les actes de la vie s'exécuteraient; mais en supposant qu'il en soit ainsi, rien ne ressemble plus à un agent qu'une loi semblable, et dès-lors peu importent et son nom et sa nature : il suffit de constater qu'il existe.

Je dirai donc que, dans la vie organique, comme dans la vie de relation, il y a évidemment en nous le moteur et le mobile, s'influençant réciproquement suivant des lois que nous ignorons, réunis, mais distincts. Sans doute un agent dont la puissance semble décroître avec les forces de notre organisation paraît lui être tellement inhérent qu'il doive être confondu avec elle. Mais pourquoi ne raisonnerions-nous, pas relativement aux phénomènes qui nous occupent ici, comme nous le faisons, par exemple, pour ceux qui se rapportent au calorique, à l'électricité? Si le calorique ne rencontre aucun corps par lequel il puisse manifester sa présence; si l'étincelle électrique s'élance dans le vide, ces êtres seront pour nous comme n'existant pas; et pourtant nous n'irions pas dire que le calorique est une propriété du corps qu'il échauffe; que l'électricité que l'on peut accumuler sur les corps, qui frappe, foudroie à distance, est une propriété de ces corps; car on pourrait sou-

(1) Élém. de la science de l'homme.

tenir avec tout autant de raison que Dieu, qui se manifeste à nous par l'universalité des êtres, n'est autre chose qu'une propriété de ces êtres, que l'auteur de l'univers résulte de l'harmonie de cet univers.

Mais de même qu'il existe en nous une force qui entretient la vie en protégeant l'organisme contre l'influence des lois générales qui régissent la matière inerte; cet organisme possède-t-il encore la faculté de réagir contre les causes qui produisent les maladies? C'est là, je pense, ce qu'il ne me sera pas difficile d'établir.

Si nous examinons, en effet, ce que sont les agents morbides, et je n'entends parler ici que des maladies internes, nous verrons qu'ils se trouvent dans la nature, ainsi que ceux auxquels nous résistons dans l'état de santé, qu'ils ne consistent même fort souvent qu'en une simple modification dans l'influence que ces derniers exercent sur nous; et l'on pourrait ajouter qu'il arrive presque toujours que les uns et les autres sont combinés entre eux de diverses manières, et que, par conséquent, ils agissent continuellement sur nous avec plus ou moins d'énergie, suivant leurs rapports mutuels, ou avec notre constitution, de même que nous réagissons sur eux : mais, dans cet état de choses, quelle sera la limite entre la santé et la maladie; entre l'ennemi morbide, si l'on peut s'exprimer ainsi, et l'ennemi physiologique? en un mot, si l'on admet une force vitale, peut-on se

refuser à admettre également une force médicatrice ?

Son existence peut d'ailleurs être démontrée d'une manière qui me paraît péremptoire : car, si la matière est inerte, qu'elle ne puisse, ni se donner le mouvement, ni cesser de se mouvoir lorsque le mouvement lui a été communiqué, nos organes ayant une fois reçu l'impulsion morbide, ils persisteraient nécessairement dans cet état, si, de même qu'ils possèdent, dans les circonstances ordinaires, les moyens de conserver la santé, ils n'étaient également doués d'une tendance à la rétablir quand elle a été troublée, et c'est cette tendance que je nomme force médicatrice, qui se trouve ainsi prouvée par ses résultats, comme nous allons voir qu'il est, en outre, des phénomènes par lesquels elle manifeste son action.

Je pense qu'il suffit, pour les reconnaître, d'observer ce qui se passe d'insolite entre le moment où l'économie est soumise à l'influence d'un agent morbifique et l'époque du retour à la santé. En effet, quoiqu'on ne soit pas autorisé à conclure de ce que deux phénomènes se succèdent, que l'un est nécessairement la cause de l'autre, néanmoins, si on ne généralise pas cette proposition, et qu'on la borne, par exemple, à ce qui arrive dans le cas qui nous occupe, je crois que l'on doit convenir de la justesse de cette conclusion. Eh bien ! dans tous les cas où une maladie présente quelque gravité, nous voyons l'appareil fébrile venir se placer comme intermédiaire entre les premiers symptômes produits par l'action

de la cause morbide et la cessation de tous les désordres. Or, si celle-ci ne succédait à la fièvre que dans des circonstances rares, sans doute on ne devrait considérer cette succession que comme une simple coïncidence ; mais lorsqu'on voit, au contraire, l'une précéder l'autre ordinairement, il est impossible de ne pas voir entre elles un rapport de cause à effet. On a coutume de citer ce qui se passe, lorsqu'un corps étranger est introduit dans nos organes, comme un exemple des ressources que peut déployer l'économie pour expulser ce corps, ou pour neutraliser l'effet de sa présence. Mais si les résultats prouvent ici, d'une manière sensible, que les phénomènes morbides n'étaient autre chose qu'une lutte contre l'agent qui tendait à troubler l'harmonie de nos fonctions, l'apparition d'un mouvement fébrile après l'action d'une cause malfaisante, la guérison qui lui succède, ne doivent-elles pas faire considérer cet état maladif comme un effort de même nature que celui dont je viens de parler, *une affection de la vie qui s'efforce de repousser la mort?* Dans l'épidémie de Naples, en 1764, « quelques malades, dit Sarcône, avaient le » pouls tellement lent, qu'il donnait à peine quarante » à quarante-cinq pulsations par minute ; et cette » classe de malades ne marchaient vers la santé et » la vie que lorsque cette célérité, que l'on regarde » communément comme caractéristique de la fièvre, » s'engendrait dans le pouls. » N'est-ce pas le défaut de réaction qui constitue la gravité des fièvres ty-

phoïdes, de ces affections dans lesquelles il faut, suivant l'expression de M. Chomel, s'attacher à rendre la fièvre aux malades pour les sauver? J'ajouterai qu'il résulte d'un grand nombre d'observations, que la fièvre peut exercer une influence favorable sur des sujets atteints de maladies rebelles; qu'on observe qu'elle est en général plus intense chez un homme robuste que chez celui qui est doué d'une mauvaise constitution; enfin, que l'accès le plus violent d'une fièvre intermittente se trouve souvent être le dernier.

Je citerai, en terminant, un passage de M. Rostan, relatif à l'influence que les crises exercent sur la guérison des maladies. « Ces phénomènes, lorsqu'ils » ont lieu, dit-il en parlant des crises, précèdent » toujours les changements qui se manifestent; et » lorsque cette succession se montre constamment, » on ne peut s'empêcher de reconnaître que les pre- » miers sont très-probablement la cause des se- » conds (1). » Or, ce que M. Rostan dit des crises par rapport aux modifications qui surviennent dans l'état des malades, s'applique parfaitement à la fièvre par rapport aux crises : si les crises sont regardées par lui comme la cause des changements dont il s'agit, parce qu'elles les précèdent constamment; de même, succédant toujours à la fièvre, elles doivent également être considérées comme son effet. M. Rostan dit encore que « les crises consistent souvent en

(1) Ouv. cité.

» excrétions dont les matières offrent des caractères
» particuliers ; qu'elles ont plus souvent lieu dans
» la jeunesse, l'âge adulte, le printemps, un climat
» chaud ou tempéré, chez les sujets robustes, bien
» nourris, etc., que dans des circonstances op-
» posées (1) ; mais s'il est vrai qu'elles surviennent plus fréquemment alors, c'est justement dans les cas où la fièvre est ordinairement plus intense, où la nature a plus d'énergie, qu'on les observe le plus souvent ; et dès lors, n'est-on pas autorisé à ne voir dans la fièvre, les crises, la guérison, qu'une série de faits dépendant les uns des autres ; dans la fièvre, une réaction de l'économie contre une cause morbide, et dans la crise, un premier résultat de cette réaction, qui doit lui-même être bientôt suivi du retour à la santé, terme de ces efforts conservateurs.

Telle a du moins été l'opinion des médecins les plus recommandables, depuis Hippocrate jusqu'à nos jours, et l'on ne peut s'empêcher de convenir que, de la part de tant d'hommes éminemment doués du talent de l'observation, séparés par des siècles, placés dans des lieux et des climats si différents, cette conformité de sentiments ne soit bien faite pour inspirer quelque confiance dans les doctrines qu'ils ont enseignées. Il est également digne de remarque que les écrits de la plupart d'entre eux portent un ca-

---

(1) Ouv. cité.

ractère frappant de simplicité et de bonne foi ; qu'on n'y aperçoit pas le désir de se faire des sectateurs, de propager ses croyances, mais seulement l'exposé d'un fait évident et qui serait en quelque façon du ressort de nos sens.

SECONDE PARTIE.

CONSIDÉRATIONS

SUR LES FIÈVRES ESSENTIELLES.

Febris est morbus, non hujus solùm vel illius humoris, sed totius substantiæ. STOLL, aph. 9.

Les théories humorales avaient vieilli. Défigurées par un langage que repoussaient les progrès de la chimie moderne; obscurcies par des raisonnements peu conformes aux découvertes dont l'anatomie et la physiologie s'étaient enrichies, le temps était venu de les dépouiller de cet entourage suranné, pour les élever au niveau de la science. Mais, étrange destinée de l'esprit humain, qui semble ne pouvoir avancer que par une suite d'oscillations entre le vrai et

le faux, n'éviter un excès que pour tomber plus ou moins dans l'excès contraire; en cette circonstance encore, on dépassa le but au lieu de l'atteindre : des doctrines dont le fond n'est pas moins en harmonie avec l'état actuel de nos connaissances qu'il se concilie avec les faits, furent vouées à l'oubli; non contents de les proscrire, sous le nom d'humorisme, avec des erreurs dont il ne fallait que les séparer, on déversa sur elles tant de mépris et de ridicule, que ceux même qui ne pensaient pas qu'elles eussent traversé tant de siècles, si elles n'avaient reposé sur quelques fondements, tremblèrent long-temps devant l'arme qui les avait frappées, et demeurèrent dans une réserve que l'on a peine à comprendre.

Toutefois il est remarquable que leurs plus grands ennemis ne furent pas ceux qui les examinèrent sans avoir quelque intérêt à les combattre; et l'on sait combien il est facile alors de se faire illusion, quelle que soit sa bonne foi; enfin, quelques voix osèrent s'élever en leur faveur; des médecins distingués, au lieu de les rejeter d'une manière absolue, se contentèrent de les purger de tout ce dont les progrès de la science avaient fait justice; et l'on peut déjà s'apercevoir que, dans un tel sujet, les railleries et les sarcasmes ne sont que des arguments bien peu solides; ils font rire, ils entraînent un instant, mais ils ne persuadent pas; la réflexion succède à l'entraînement, et c'est ce qui arrive dans la question qui nous occupe. Aujourd'hui que la génération

médicale a voulu jeter un regard en arrière, les faits ne lui apparaissent plus à travers le prisme du préjugé; la raison, où qu'elle se trouve, finira par triompher, et les hommes que l'on considérait naguères comme retardataires, seront peut-être bientôt les seuls qui se trouvent dans la voie du progrès.

La chimie organique est loin d'avoir atteint le degré de perfection auquel est arrivée la chimie minérale, et s'il est néanmoins un assez grand nombre de faits dans lesquels cette dernière même se trouve encore en défaut, à plus forte raison faut-il se garder de la prétention de soumettre tous les phénomènes de la chimie organique à la décision de nos sens. Aussi, quoique nos moyens d'analyse nous laissent le plus souvent dans l'impuissance de constater les altérations de nos fluides, et de saisir les rapports qui doivent exister entre elles et les diverses maladies, ce qui nous est connu des phénomènes de la respiration, de l'alimentation, de l'absorption cutanée, ne nous permet pas de méconnaître que ces actes sont autant de voies par lesquelles des agents morbifiques peuvent être introduits dans l'économie, et venir modifier la masse de nos humeurs. Lorsque, exécutant une inspiration, l'air atmosphérique se trouve porté dans l'organe pulmonaire, l'oxygène agit sur le sang qui traverse cet organe, le convertit en sang artériel, et lui redonne ainsi les qualités qui lui sont nécessaires pour entretenir l'exercice de nos fonctions. Or, ce qui se passe pour l'oxygène peut être appliqué,

soit aux gaz qui, comme l'azote et l'hydrogène, paraissent n'agir sur le sang que par leurs qualités négatives, soit aux miasmes qui proviennent de matières animales ou végétales en putréfaction, aux émanations marécageuses, en un mot, à toutes les causes qui peuvent imprimer à l'air des modifications, qu'elles soient ou non appréciables à nos moyens eudiométriques; ainsi nous voyons, dans nos expériences, le sang veineux se colorer d'un rouge vif lorsqu'il est mélangé avec du gaz oxygène, n'éprouver qu'une action ou nulle ou peu sensible de la part de l'hydrogène ou de l'azote, prendre des teintes variées, suivant qu'il est mis en contact avec de l'hydrogène sulfuré, de l'acide carbonique, etc.

L'alimentation n'est pas une source moins féconde d'altérations de la même nature. L'influence, sur notre santé, des aliments dont nous faisons usage, suffirait pour l'établir; et quelle que soit la sensibilité dont jouissent l'estomac et les autres parties du tube digestif, les phénomènes morbides que produit l'ingestion dans ces viscères d'une foule de substances malfaisantes ne peuvent être considérés comme le seul résultat de l'action de celles-ci sur la muqueuse dont ils sont revêtus. La présence, dans le sang, de molécules vénéneuses ou médicamenteuses prouve que c'est bien souvent à l'absorption de ces substances que les effets que l'on observe doivent être attribués; et l'agression de ces agents portés par le torrent de la circulation jusque dans l'intimité de nos tissus, indé-

pendamment de ce qu'elle est directe, doit être bien plus vivement sentie par eux que par la surface de l'estomac et des intestins, habituellement en contact avec des aliments plus ou moins grossiers, toujours froissée par des matières impures, souvent par des corps durs et réfractaires aux forces digestives. Enfin, l'influence que certains remèdes ou poisons exercent plus particulièrement sur tel ou tel appareil, lorsque les viscères digestifs ne paraissent en éprouver aucune atteinte, vient encore à l'appui de cette manière de considérer en général les effets de l'alimentation.

Il suffit maintenant de faire l'application de ce qui vient d'être dit à l'acte de l'absorption cutanée. Ainsi les accidents produits par l'application des préparations arsenicales, la médication endermique, celle par les frictions, le phénomène si souvent rappelé de l'odeur de violettes que contractent les urines des personnes qui séjournent quelques instants dans un appartement fraîchement peint, sont autant de faits qui ont la plus grande analogie avec ceux qui appartiennent aux deux fonctions dont j'ai déjà parlé, et qui font apprécier, sous le même rapport, l'importance de celle dont il s'agit maintenant.

Indépendamment des voies que je viens de signaler comme constamment ouvertes à l'introduction d'éléments étrangers qui vont altérer la constitution de nos humeurs, je ferai remarquer, en outre, que le passage trop brusque à une température froide, les lésions physiques des organes sécréteurs, les affections

morales, en un mot toute modification imprimée à l'organisme, et qui trouble d'une manière quelconque les excrétions ou les sécrétions, peut devenir la cause de désordres du même genre, quoique des substances hétérogènes n'aient aucune part à leur production. Si un médecin appelé auprès d'un homme atteint d'une maladie aiguë, dit Sydenham, s'informe attentivement de la cause qui peut l'avoir provoquée, il apprendra presque toujours, ou que le malade, aux approches de la belle saison, s'est trop empressé de quitter un vêtement salutaire, ou qu'il s'est exposé subitement au froid après s'être échauffé par un exercice violent. Le résultat de ces sortes d'imprudences est, en effet, de diminuer ou de faire cesser les fonctions de la peau, fonctions qui consistent peut-être, comme le pensent quelques physiologistes, en des phénomènes analogues à ceux qui se passent dans le poumon, mais assurément à éliminer une plus ou moins grande quantité du liquide qui forme la matière de la transpiration. Or, en supposant que la peau soit chargée de cette élimination seulement, nous devons penser que celle-ci n'est pas moins nécessaire au bien-être de l'économie que celle des autres produits sécrétés; et ce qui le prouve, c'est qu'on voit ordinairement la transpiration cutanée et la sécrétion de l'urine, par exemple, être en raison inverse l'une de l'autre, et se suppléer réciproquement. Cependant le liquide ainsi retenu ne saurait trouver une issue par les autres émonctoires sans être reporté

dans le torrent de la circulation, par conséquent sans vicier nos fluides, sans agacer nos tissus; et cet élément de maladie montrera d'autant plus d'intensité, que la transition sera plus brusque, et que les divers organes sécréteurs seront moins disposés à se prêter au surcroît d'activité qui seul pourrait prévenir l'explosion.

Relativement aux affections morales, je pourrais invoquer les opinions de Bichat, qui considère les viscères comme le siége des passions; mais quoi qu'il en soit de l'opinion de ce célèbre physiologiste, il n'est personne qui doute que ces causes ne soient capables de troubler l'équilibre qui doit exister entre les fonctions de nos divers organes. Lorsqu'à la suite d'une émotion vive de joie ou de chagrin, de souffrance ou de plaisir, on voit les flux menstruel ou hémorrhoïdal se supprimer, la sécrétion du lait se suspendre, on ne saurait placer ailleurs la source des accidents qui succèdent à la cessation de ces actes, que dans cette cessation elle-même, et cela devient surtout manifeste quand on considère qu'il suffit, pour que la santé se rétablisse, que ces évacuations soient rappelées. Or, nous devons raisonner ici comme nous l'avons fait pour la répercussion de la transpiration cutanée : c'est toujours à la suppression plus ou moins subite d'une évacuation nécessaire que succède l'état morbide; c'est par conséquent à ce que l'harmonie qui doit régner entre nos solides et nos fluides a été troublée qu'il faut rapporter cet état; ou, du moins,

nous sommes forcés de convenir que la coïncidence d'un dérangement de fonctions qui modifie évidemment nos humeurs, avec des phénomènes pathologiques, rend l'opinion que j'émets ici tellement vraisemblable, qu'il serait difficile de lui en substituer une autre à laquelle les faits vinssent prêter plus d'autorité.

Il devient maintenant extrêmement facile de concevoir l'existence des maladies auxquelles on a donné le nom de fièvres essentielles ou primitives; car si tout le monde est d'accord aujourd'hui que l'on doit entendre par ces mots un état pathologique général primitif auquel tous les organes et tous les tissus participent, chacun suivant son degré de vitalité ou sa prédisposition, et qui n'est pas le résultat de l'irradiation d'une affection d'abord locale, il me semble qu'il serait peu rationnel de les rejeter, lorsqu'il est évident que certaines maladies sont dues à une modification de nos fluides.

Cependant, quoique tous les médecins reconnaissent aujourd'hui que la fièvre a, dans certains cas, pour cause première un vice de nos humeurs, ils ne se trouvent d'accord qu'en ce point : si les uns pensent qu'elle peut être le résultat immédiat de cette altération, les autres professent un sentiment contraire; et « lors même, disent-ils, que la masse de nos fluides est infectée, ce qui paraît avoir lieu dans la variole, la rougeole, la peste, quelques typhus, etc., cette infection ne produit la fièvre qu'après avoir donné naissance à une irritation locale, irritation qui pro-

duit la fièvre en se propageant (1).» Mais l'infection générale par la voie des fluides une fois admise, quelle vraisemblance, je le demande, qu'un organe en ressente d'abord seul les atteintes, et que ce ne soit que plus tard que la maladie devienne générale? Si la fièvre était le résultat de la propagation d'une irritation locale, elle devrait toujours offrir des caractères qui auraient entre eux une ressemblance extrêmement marquée, et différant seulement d'intensité, ou par les nuances qui résulteraient des diversités d'âge, de sexe, de tempérament. Cependant, s'il est vrai que ces circonstances modifient les divers états fébriles, il ne l'est pas moins que les différentes fièvres présentent aussi des caractères qui se retrouvent chez tous les malades, quelle que soit l'influence du tempérament, de l'âge, du sexe. Cette influence ne fera jamais qu'une maladie épidémique ne se présente pas avec des traits qui lui seront propres, et que l'on ne retrouvera pas dans une autre. Dira-t-on, en admettant les altérations des fluides comme causes des fièvres, que l'action spécifique du principe d'infection provoque, de la part de l'organe d'abord irrité, une réaction aussi spécifique, et qui imprime son caractère aux phénomènes généraux? Mais, je le répète, il n'est pas naturel de penser qu'une cause répandue dans toute l'économie, et qui a produit une maladie générale, n'a

---

(1) Broussais, leçons de pathologie.

pas agi directement sur toute l'économie. Tout entier sous l'influence de l'agent morbide, l'organisme ne saurait avoir besoin, pour réagir, qu'une lésion locale s'établisse d'abord ; et l'action directe de cet agent, en contact avec tous nos tissus, doit nécessairement être et plus prompte et plus énergique que si elle ne s'exerçait que d'une manière médiate.

Je sais que dans une science d'observation comme la médecine, les raisonnements, quelque plausibles qu'ils paraissent, doivent toujours être subordonnés aux faits, et que si la généralité des symptômes ne venait confirmer la généralité extrêmement probable de l'état morbide, il faudrait abandonner cette opinion, quelle que soit sa vraisemblance ; mais bien loin de la contredire, les faits sont ici d'accord avec elle : il n'est pas de médecin qui n'ait l'occasion d'observer des malades atteints de fièvre et qui ne présentent néanmoins aucun symptôme de phlegmasie. Laënnec, entre autres (1), rapporte deux cas dans lesquels l'absence des phénomènes locaux était si complète, qu'il fut impossible, pendant toute leur durée, de découvrir le moindre signe de catarrhe pulmonaire, dont l'existence peut néanmoins, dit-il, dans ces cas, être regardée comme tellement constante, qu'on le retrouve même dans l'accès des fièvres intermittentes.

---

(1) Traité de l'auscultation médiate.

Je n'ose joindre mon témoignage à celui d'un homme aussi recommandable ; je suis loin surtout d'avoir la prétention de le confirmer : toutefois j'ai observé avec attention un cas de fièvre dans lequel il me fut impossible de découvrir le moindre indice d'affection locale ; la soif était modérée, la langue humide ; j'eus beau observer et questionner tous les jours la malade, ni la poitrine, ni l'abdomen n'indiquèrent jamais une lésion des viscères qu'ils renferment ; enfin, après huit jours environ, une légère sueur se déclare, les urines deviennent sédimenteuses, et la convalescence est décidée.

Par absence de tout symptôme local, je n'entends pas parler des lassitudes spontanées, de l'abattement, du frisson, de la chaleur qui lui succède ; quelques phénomènes de ce genre se montrèrent au début de la maladie dont je viens de rapporter l'histoire, et je ne doute pas qu'ils ne se soient montrés aussi dans les cas dont parle Laënnec ; mais ce sont là des phénomènes généraux, des phénomènes qui ne peuvent être considérés comme les premiers résultats d'une affection locale, lorsqu'elle n'offrirait néanmoins aucun autre indice local de son existence : car, quoique l'on se soit efforcé de rattacher certains d'entre eux à des lésions locales, le raisonnement que l'on a employé ne peut, ce me semble, soutenir un instant d'examen. « La prostration des forces, le besoin de se coucher, a-t-on dit, au lieu d'être, comme on le soutient, une affection générale, dé-

rivent d'une irritation des centres nerveux plus stimulés par le sang (1). » Mais pour stimuler plus fortement les centres nerveux, il est nécessaire que le sang jouisse de propriétés plus stimulantes, et puisque ce fluide est mis en contact avec nos tissus, il est évident qu'il ne saurait aller exercer une stimulation sur les centres nerveux lorsqu'il respecterait leurs ramifications ; que, d'après cela, si l'on place dans le sang le principe qui stimule, l'excitation doit frapper sur tous nos organes, plus ou moins et suivant leur degré de sensibilité, en un mot que l'affection est générale.

L'anorexie et la soif, à peu près constantes dans les fièvres, sembleraient fournir un argument aux partisans de la localisation de toutes ces maladies ; ils considèrent ces symptômes comme indiquant une gastrite, et l'on pourrait toujours par conséquent, d'après eux, attribuer la fièvre à cette dernière à défaut de tout autre point de départ. Ainsi, lors même que la fièvre serait produite par l'injection dans les vaisseaux sanguins de substances malfaisantes, circonstance qui ne laisserait aucun doute sur la généralité de l'infection, la soif et l'anorexie se montrant avec l'état fébrile, ce serait encore par la phlegmasie gastrique que celui-ci serait produit ; la contagion, quand elle donnerait lieu à la fièvre, ne le ferait

---

(1) Broussais, ouvr. cité.

de même qu'en phlogosant la muqueuse gastrique. Mais l'inappétence et la soif doivent-elles être regardées comme des signes pathognomoniques d'une irritation de l'estomac? La soif et l'anorexie, comme la faim, ne sont, ordinairement du moins, que l'expression d'un état général de l'économie, dont le sentiment est rapporté à l'organe qui est chargé par la nature de modifier cet état. L'augmentation de l'appétit dans la convalescence, lorsque les malades reprennent de l'embonpoint, montre d'une manière évidente ce que l'on doit penser du désir des aliments, et comme la faim n'est autre chose que le cri de l'économie qui demande des matériaux nutritifs pour réparer ses pertes; comme la soif, dans l'état de santé, n'a pour objet que l'ingestion des liquides nécessaires pour modifier, dissoudre les substances qui ont été introduites dans l'estomac, et pour fournir aux diverses sécrétions; de même, dans la maladie, l'inappétence n'indique autre chose, sinon que l'organisme repousse toute nourriture, parce que les fonctions assimilatrices sont troublées ; la soif n'est que le besoin de l'économie d'être baignée par des fluides moins actifs, plus délayés, ou de réparer des pertes résultant d'évacuations excessives : l'expression d'un besoin général dans l'état de santé, ne devient pas un symptôme pathognomonique local dans l'état morbide, et il n'y a pas plus de raison pour dire d'un homme malade sans appétit ou qui a une soif très-vive, qu'il est atteint d'une gastrite, quoique

cette phlegmasie puisse exister, qu'on n'aurait lieu de le penser de celui qui vient de prendre son repas, ou de celui chez qui la chaleur, l'exercice ont provoqué une abondante transpiration.

A l'appui de cette manière de penser, je pourrais citer des autorités respectables. MM. Andral et Louis ont rapporté plusieurs faits desquels il résulte que l'anorexie peut exister pendant un temps assez long sans que l'estomac présente, aprés la mort, d'altération appréciable dans sa texture, tandis que, d'un autre côté, l'on a vu plusieurs fois des lésions de l'estomac ne diminuer en rien l'appétit. M. Rostan dit qu'il est fort remarquable que la diminution de l'appétit se montre dans presque toutes les maladies, et nous convie précisément à l'abstinence lorsque ce moyen est le plus puissant pour activer l'absorption interstitielle, et favoriser ainsi la résolution des congestions, des engorgements : mais de ce que l'inappétence est commune à la plupart des maladies, il en conclut que cette circonstance lui ôte la plus grande partie de sa valeur comme signe diagnostique ; « et la soif, dit-il un peu plus loin, ne mérite pas plus d'égards que l'anorexie, sous le rapport du diagnostic local (1). »

Je pourrais en dire autant de la rougeur de la langue que l'on a voulu rattacher à l'existence de

(1) Ouvr. cité.

la gastrite. « Les modifications que la membrane muqueuse de la bouche présente chez les individus atteints de fièvre continue, dit M. Andral, n'annoncent pas la nature ou l'intensité de la lésion des voies digestives ; elles ne sont que l'expression d'un état général auquel doit être subordonné le pronostic de la maladie et son traitement. Aucun rapport constant, dit-il encore ailleurs, ne saurait être établi entre l'état de la langue et celui de l'estomac ou de l'intestin grêle (1). » Dans une fièvre intense, la rougeur et la sécheresse de la langue ne sont pas plus des signes d'une irritation gastro-intestinale, que la sécheresse et l'injection de la peau ; cet état de l'organe cutané peut surtout s'étendre aux portions des muqueuses qui en sont les plus voisines, et l'on a remarqué, en effet, que les muqueuses des autres orifices présentent les mêmes caractères que celle de la bouche ; aussi donne-t-on quelque part la rougeur de l'orifice de l'urètre, celle de la vulve, etc., comme propres à confirmer le diagnostic de la gastrite ; sans réfléchir que ce raisonnement prouve justement contre ce que l'on veut établir, et qu'un phénomène commun à la bouche, à l'orifice de l'urètre, à la vulve, à l'anus, pourrait être considéré avec autant de vraisemblance comme indiquant une phlegmasie de la vessie, du rectum ou de l'utérus, qu'une phlegmasie de l'estomac.

(1) Médecine clinique.

Si j'ai montré que la soif et l'anorexie sont des phénomènes généraux, les partisans de la localisation des fièvres, réduits à les considérer comme indices d'une irritation de l'estomac, par l'absence de tout autre symptôme local dans certaines de ces maladies, seront forcés de convenir qu'il est des états fébriles dans lesquels leur doctrine se trouve en défaut, ou de recourir à des lésions latentes dont l'existence, antérieure à l'apparition de la fièvre, n'est qu'une supposition dénuée de preuves.

L'absence de tout symptôme d'affection locale n'est pas, en effet, aux yeux de beaucoup de médecins, une preuve de sa non-existence; ils s'appuient même sur des faits qui semblent ne pouvoir être contestés, et qui établissent que l'autopsie a montré quelquefois des désordres plus ou moins considérables, là où les phénomènes observés pendant la vie ne pouvaient faire soupçonner de lésion ; par conséquent, si l'examen du cadavre ne vient ajouter le poids de son autorité à l'observation de ces phénomènes, il sera toujours permis, disent-ils, d'élever des doutes sur la réalité d'une fièvre dont une affection locale ne serait pas le point de départ.

Mais, je le répète, l'impossibilité où l'on a été de soupçonner ces désordres, pendant la vie, ne prouve rien dans la question qui nous occupe; cette circonstance ne pourrait être un argument pour ceux qui voudraient trouver là le point de départ de la fièvre, qu'en admettant comme démontré, comme un point

sur lequel tout le monde est d'accord, ce qui forme, au contraire, le sujet de la discussion; car le diagnostic n'ayant pu être établi, il est permis de dire que les lésions dont il s'agit sont survenues pendant le cours de la fièvre, avec autant de raison qu'on soutiendrait qu'elles l'ont précédée.

Je vais plus loin, et je dis que, lors même que des symptômes locaux se manifestent en quelque sorte au début de la fièvre, cette coïncidence ne suffit pas pour que cette dernière puisse lui être attribuée. *Raró quisquam non aliquam corporis partem imbecillam habet*, disait Celse, et cette sentence n'est pas moins vraie aujourd'hui qu'elle l'était de son temps. Tous nos organes ne sont pas doués d'une égale force de résistance; les uns ou les autres sont plus disposés à se congestionner, à s'enflammer; et, d'après cela, ne devra-t-il pas arriver presque toujours, dans une affection qui les atteint tous, que le plus faible, le plus prédisposé deviendra le siége d'une phlogose ou d'une congestion, pendant que les autres réagiront avec toute la supériorité que leur assurent les bonnes conditions dans lesquelles ils se trouvent. C'est là le fond de vérité que renferme ce passage de Sydenham, dans lequel, en parlant des lésions locales qui coïncident avec certains états fébriles, il dit qu'elles ne doivent être considérées que comme des épiphénomènes : *partem in quam ruit morbi vis.* Quel est, en effet, le médecin qui ne voit survenir à l'extérieur, pendant le cours d'une maladie aiguë, des érysipèles,

des phlegmons, des parotides, des exanthèmes divers ? L'éruption variolique ou morbilleuse, dans lesquelles, suivant l'expression de M. Cayol (1), on suit en quelque sorte pas à pas le principe morbifique, depuis son introduction dans le corps vivant, jusqu'à son élimination par la peau, peuvent-elles être regardées comme ayant produit la fièvre qui les précède de plusieurs jours ? Or, ce qui se passe à l'extérieur peut aussi se passer à l'intérieur. Et par quel privilége les muqueuses, les viscères parenchymateux seraient-ils à l'abri de ces accidents ? Quelle cause, dit M. Louis, est plus capable de produire toutes sortes de maladies et de lésions qu'un mouvement fébrile plus ou moins violent et quelquefois de longue durée (2) ? Toutes les fois donc qu'un symptôme local coïncide avec la fièvre, on ne doit pas dire qu'il en est la cause ; toutes les fois que le cadavre nous présente des altérations, l'on ne doit pas se hâter d'en conclure que l'on a découvert le siége de la fièvre, et que ce serait se tromper que de croire que l'on eût affaire à une fièvre primitive. C'est néanmoins par des raisonnements aussi peu solides ; c'est, il faut le dire avec regret, en abusant d'une façon aussi étrange de l'anatomie pathologique, que l'on croit avoir prouvé d'une manière victorieuse qu'il n'existe pas

(1) Cliniq. médic.

(2) Recherches anat. et thér. sur la maladie connue sous les noms de gastro-entérite, fièvre typhoïde, etc.

de fièvre qui ne soit produite par une lésion locale, et que les fièvres primitives ne sont que des entités chimériques, qui doivent disparaître pour faire place aux phlegmasies. La plus légère rougeur, le moindre ramollissement, la plus faible congestion, suffisent pour qu'on leur rapporte le développement des phénomènes pyrétiques : et comme il est difficile de ne pas en rencontrer, lors surtout, ainsi que cela est sans doute arrivé plusieurs fois, qu'on les cherche avec des yeux prévenus, c'en est fait, dit-on; la question des fièvres est jugée. Pour mon compte, j'avoue que rien ne me paraît moins concluant que ces preuves, et qu'il me semble que l'on aurait, au contraire, sujet d'être surpris que cette doctrine ait pu jouir et jouisse encore d'autant de crédit.

Il est des circonstances d'ailleurs où les investigations les plus minutieuses n'ont pu faire découvrir aucune trace de lésion ; et quoiqu'on sente bien, d'après ce que je viens de dire, que ces cas ne doivent pas être communs, même parmi ceux où la fièvre aurait été primitive, il en existe néanmoins un assez grand nombre pour que l'on doive en tenir compte. M. Chomel, entre autres (1), affirme, de la manière la plus positive, qu'il lui est arrivé souvent d'ouvrir des sujets qui avaient succombé à des fièvres, chez lesquels il n'existait au-

---

(1) Traité des fièvres.

cune altération appréciable dans le tissu des organes. Il cite quelques autopsies faites publiquement et en présence d'un grand nombre de personnes dont certaines se croyaient intéressées à trouver des traces de phlegmasie. Je pourrais nommer également plusieurs autres médecins recommandables qui rapportent des observations du même genre ; et, je le répète, quoique peu nombreux, eu égard à ceux où l'on a trouvé des lésions, ces faits ne forment pas moins une imposante autorité : car dire que, dans ces circonstances, la lésion a été méconnue, ou qu'on n'a pas su la découvrir, que ce sont des cas mal observés, c'est partir du principe contesté qu'il doit en exister dans tous les cas, c'est abandonner les faits pour se jeter dans le raisonnement ; et, dès lors, je ne saurais penser que, comparée à la doctrine de la localisation, celle des fièvres primitives eût à redouter le parallèle.

Il résulte, en outre, des autopsies, que quoique, dans le plus grand nombre des cas, on trouve les tissus altérés d'une manière diverse, cependant il n'est pas rare de voir que les cadavres des individus chez lesquels les phénomènes fébriles ont montré le plus de violence, sont ceux où l'on rencontre le moins d'altérations, et qu'elles ne présentent d'ailleurs qu'une gravité telle, qu'il est impossible de leur rapporter les symptômes observés pendant la vie, et qu'on ne peut les considérer comme la cause de la mort. M. Chomel fait de plus remarquer, avec beaucoup de

justesse (1), que l'ouverture des cadavres nous montre à la fois les désordres qui peuvent avoir précédé et produit les symptômes ; ceux qui, survenus pendant le cours de la maladie, doivent en être regardés comme l'effet, loin d'en être la cause ; ceux qui se sont formés dans les derniers moments de la vie ; et enfin d'autres qui sont postérieurs à la mort. Elle nous présente aussi, dans les organes, des variétés de volume, de couleur, de consistance, qui peuvent n'être pas incompatibles avec la régularité de leurs fonctions. M. Andral (2) considérant que lorsque l'injection de diverses substances putrides dans les veines d'un animal a produit chez lui les symptômes qui caractérisent les fièvres graves dans l'espèce humaine, on trouve dans certains cas des lésions variées dans les intestins, et que d'autres fois on n'y en rencontre aucune, conclut que, puisque, dans ces dernières circonstances, l'absence de ces lésions n'a pas empêché la mort de survenir, elles ne peuvent être regardées que comme un accident de la maladie. En un mot, et pour résumer ce coup d'œil rapide jeté sur les nécropsies, nous sommes forcés de convenir que, comme nous avons vu qu'il était des maladies dans lesquelles l'observation ne permettait pas d'assigner à la fièvre un point de départ, de même, à moins de récuser les témoignages les plus respectables, il n'est pas permis de donner

---

(1) Ouvr. cité.
(2) Méd. cliniq.

les résultats des ouvertures de cadavre pour base à la doctrine de la localisation.

Cette doctrine, néanmoins, on est forcé de le reconnaître, est très-spécieuse; et lorsque ceux qui la professent, supposant que la fièvre qui survient fréquemment à la suite de plaies, d'inflammations externes, n'a pas d'autre cause que ces lésions, concluent que c'est ainsi que les choses se passent dans tous les cas, ils paraissent être dans le vrai, ils sont conséquents avec eux-mêmes; et j'avoue que je suis extrêmement porté à penser que, quoique la cause immédiate de la fièvre soit très-variable, ce qui explique la diversité des symptômes qui caractérisent les différents états fébriles, cependant un état pathologique analogue doit être toujours produit par un mécanisme qui présente toujours aussi la plus grande analogie. Si donc l'on était forcé d'admettre que la fièvre est quelquefois le résultat direct, immédiat, de l'irradiation d'une phlegmasie locale, il serait, ce me semble, conforme à la raison de déduire la conséquence qu'il n'en est jamais autrement; et je croirais devoir me ranger à cette opinion, bien loin de la combattre. Mais dans l'hypothèse d'une affection locale constamment préexistante, voyons quel peut être le mécanisme de la production de la fièvre, comment se généraliserait la maladie. Si les nerfs sont les agents de transmission, ainsi que le pense M. Broussais (1), quel

(1) Exam. des doctrines.

sera le système qui remplira cette fonction? Sera-ce celui de la vie animale? Sera-ce celui de la vie organique? Les nerfs encéphaliques portent au cerveau des sensations, transmettent les déterminations de la volonté aux organes locomoteurs auxquels ils vont se distribuer : ce sont là leurs fonctions les plus connues, les mieux constatées ; mais il n'y a là rien de commun avec un état fébrile. La fièvre est un phénomène qui appartient à la vie organique ; et, par conséquent, si les nerfs de la vie animale ont quelque part à sa production, ce ne peut être d'une manière directe, mais seulement par l'influence qu'ils exerceraient sur ceux de la vie organique. Cette influence ne saurait, il est vrai, être révoquée en doute ; et l'on ne peut disconvenir que la sensation d'une douleur vive portée au cerveau ne soit capable d'amener un trouble dans les actes organiques. Cependant, en supposant que, dans ces circonstances, les nerfs de la vie de relation puissent être ainsi indirectement les moyens de généralisation de la maladie, le développement de la fièvre devrait être instantané ; il devrait avoir lieu au moment même où la sensation serait perçue, comme l'on voit une vive atteinte portée à la vie animale retentir à l'instant dans la vie organique, et produire l'accélération des mouvements du cœur, la syncope, le trouble des fonctions digestives. Néanmoins il n'en est pas ainsi ; et quelle que soit, par exemple, la douleur qu'éprouve un malade lorsqu'il subit une opération, la fièvre ne débute pas, ou débute très-rare-

ment aussitôt ; le pouls peut s'accélérer, mais cette accélération est semblable à celle que provoquent une émotion vive, un exercice violent : ce n'est pas là l'appareil fébrile. L'opération terminée, le malade redevient calme, et la fièvre n'arrive que lorsque la douleur est beaucoup moindre, lorsqu'un temps plus ou moins long s'est écoulé. Il résulte de là que le défaut de coïncidence entre la cause qui produirait la fièvre et l'apparition de cette dernière, prouve que l'on se méprend sur le mécanisme suivant lequel elle est produite, et que dans l'intervalle qui sépare l'instant où elle se montre, de l'impression ressentie par la vie animale, l'organisme a subi une modification à laquelle seule doivent être rapportés les phénomènes qui nous occupent ; et quelle part d'ailleurs les nerfs de la vie de relation pourraient-ils avoir à ces phénomènes dans les cas nombreux où il n'existe point de douleur ? Je sais bien qu'on les rapporte alors aux nerfs ganglionaires ; que l'on a recours à une douleur ou irritation organique (1) qui, quoique non perçue, ne serait pas moins susceptible de s'irradier dans l'économie, et de provoquer un trouble général. Sans doute, en cette matière, il est fort à craindre que nous ne puissions jamais acquérir que des probabilités plus ou moins grandes sur la vérité de nos doctrines ; mais qu'est-ce que cette douleur organique ? Un vain

(1) Exam. des doctrines.

mot, une hypothèse. On suppose, comme j'ai déjà eu l'occasion de le dire, qu'il faut toujours à la fièvre un point de départ; et cette supposition faite, on crée un être pour étayer un système qui prête à son tour au premier l'appui qu'il en reçoit, on erre dans un cercle vicieux.

Mais s'il n'est aucun cas dans lequel on soit forcé de considérer la fièvre comme produite immédiatement par la propagation d'une irritation ou inflammation locale; comme je disais tout à l'heure que si l'on était obligé de l'admettre quelquefois, il me paraîtrait conséquent de penser qu'elle ne se développe jamais par un autre mécanisme, de même, puisque le raisonnement et les faits sont d'accord pour établir qu'il est des circonstances où l'on ne peut supposer à la fièvre d'autres causes que celles que je lui ai assignées, je ne saurais me refuser à conclure que tout état fébrile primitif ou consécutif résulte d'un trouble dans les rapports qui doivent exister entre nos solides et nos humeurs, soit que celles-ci aient réellement subi quelque altération, soit qu'une cause physique ou morale modifiant la sensibilité de nos tissus, cette sensibilité ait cessé d'être en harmonie avec les propriétés stimulantes des liquides qui les baignent. Ce sont là les idées que je proposerais sur la nature de la fièvre; elles me paraissent fondées sur les faits autant que peut l'être une opinion sur cette matière; et il ne me serait peut-être pas impossible de les faire ressortir

en quelque sorte telles que je les exprime, des ouvrages de MM. Chomel, Cayol et autres.

Pour prouver qu'il existe des fièvres primitives, M. Chomel dit (1) que « comme il est des causes » morbides dont l'action porte spécialement ou même » exclusivement sur telle ou telle partie ; il en est » d'autres qui tendent à modifier l'économie tout » entière : telles sont, par exemple, l'alimentation » et la respiration. Personne ne prétendra, ajoute- » t-il, que les qualités de l'air qu'on respire n'aient » aucune influence sur les modifications qu'éprouve » le sang en traversant le poumon. » Il dit encore ailleurs « que, dans toute phlegmasie accompagnée » de fièvre, on ne peut se refuser de reconnaître : » 1° une lésion locale ; 2° une affection de tout le » système qui, n'étant pas celle que produirait chez » tout autre individu la même phlegmasie, suppose » une disposition spéciale de l'économie qui peut » exister seule, et qui, par conséquent, est indé- » pendante des affections locales, bien qu'elle puisse » coïncider avec elles, leur imprimer ou en recevoir » des modifications. » Or, sans encourir le reproche de forcer les conséquences des passages que je viens de citer, je pense qu'il m'est permis d'en conclure que M. Chomel admet des fièvres idiopathiques produites par les causes qui tendent à modifier l'économie

---

(1) Ouvr. cité,

tout entière, celles, par exemple, qui donnent lieu à une altération du sang, et que la fièvre symptomatique ne résulte pas forcément, d'une manière directe, de la phlegmasie qu'elle accompagne, mais qu'elle est, comme les fièvres idiopathiques, l'effet immédiat d'une modification générale coïncidant avec la phlegmasie, ou dont celle-ci a été la cause occasionnelle.

« La réaction générale aiguë de l'organisme ou » fièvre, dit M. Cayol (1), peut être directement pro- » voquée par diverses causes qu'il divise en deux » classes. Les unes paraissent agir primitivement sur » le solide vivant ; ce sont les affections morales, les » commotions physiques, les vicissitudes atmosphé- » riques et peut-être certains miasmes. Les autres » paraissent agir primitivement sur les liquides ; ce » sont celles qui, pénétrant par la voie de l'absorp- » tion, circulent avec le sang qu'elles vicient et pro- » voquent ainsi la réaction : tels sont les virus, les » venins, les principes contagieux, les miasmes noso- » comiaux et les causes inconnues de certaines épi- » démies. » Je ferai remarquer ici que cette distinction entre les causes qui produisent la fièvre, n'empêche pas de penser que, quoique les unes exercent primitivement leur action sur nos solides et les autres sur nos fluides, cependant la fièvre résulte, dans tous les cas, d'un trouble dans les rapports qui

---

(1) Ouvr. cité.

doivent exister entre eux. M. Cayol dit encore que « la fièvre, lorsqu'elle survient à la suite d'une lé-» sion locale, est une seconde maladie qui s'ajoute » à la première, puisqu'en effet, indépendamment » des topiques que peut réclamer l'affection locale, » on aura recours aux saignées, si elle est inflam-» matoire, aux évacuants, si elle est bilieuse, à » l'opium, si elle est nerveuse, etc. » Eh bien! ce que j'ai dit de M. Chomel, il est évident que je puis le dire de M. Cayol; car, puisqu'il admet des modifications générales des fluides ou des solides produisant les fièvres primitives; puisqu'il dit que les fièvres consécutives présentent les mêmes caractères que les fièvres primitives, il est naturel d'en conclure qu'il croit que, dans ces derniers cas, la fièvre n'offre les mêmes traits que parce qu'elle est immédiatement due à la même cause.

M. Rostan, à propos du diagnostic des diverses maladies (1), dit que, « dans les typhus, la fièvre » jaune, la peste, etc., une cause miasmatique » portant son action sur les fluides de l'économie, » les altérant, les décomposant, constitue essentielle-» ment la maladie; que la gastro-entérite ou d'autres » phlegmasies, comme pneumonies, catarrhes, en-» céphalites, nées sous son influence, ne sont que » des phénomènes consécutifs et d'une moindre im-

(1) Ouvr. cité.

» portance ; que l'on se tromperait lourdement, si » l'on croyait qu'elles dussent être traitées alors comme » des phlegmasies simples ; enfin, que la cause toxi- » que doit fournir les principales indications. » Sans doute on peut observer qu'il ne s'agit ici que de quelques cas particuliers ; mais peut-être n'y a-t-il pas bien loin du particulier au général, si l'on veut être conséquent ; et si ce langage ne prouve rien en ma faveur, du moins, dans la bouche de M. Rostan, il m'a paru trop remarquable pour que j'aie pu m'empêcher de le signaler.

Quant à MM. Chomel et Cayol, il est évident que le sentiment que j'ai émis ne diffère pas notablement de leur manière de penser, et qu'il ne s'en éloigne peut-être pas même du tout : car ces Messieurs pensent comme moi que toute fièvre symptomatique n'est autre chose qu'une fièvre primitive associée à une phlegmasie ; puis, relativement au mécanisme du développement de la fièvre, ils disent bien qu'elle peut résulter d'un défaut d'harmonie entre nos solides et nos humeurs ; mais ils nous laissent ignorer s'ils croient ou non que les choses ne se passent jamais autrement, tandis qu'il me paraîtrait rationnel d'adopter cette dernière opinion.

Ne devrais-je pas néanmoins admettre des fièvres purement nerveuses ? « Plus j'étudie l'homme ma- » lade, dit M. Cruveilher (1) en parlant de l'apo-

---

(1) Dict. de méd., art. *apoplexie*.

» plexie nerveuse, plus je suis convaincu que tous » les désordres fonctionnels que présentent les lésions » organiques les plus graves, peuvent également se » rencontrer sans ces lésions. » Tous les auteurs qui ont écrit sur les maladies nerveuses s'accordent à dire que ce sont de véritables protées qui, revêtant toutes sortes de traits, mettent souvent en défaut la pénétration du médecin le plus expérimenté. Quelque rares que soient donc les cas où elles se présentent sous la forme d'un état fébrile, avec la constance et la régularité qui caractérisent cet état, peut-être serait-il téméraire de les nier ; mais je crois aussi qu'ils ne sauraient infirmer la règle générale que j'ai proposée, et qu'il en est à cet égard de la fièvre, comme des autres maladies que les affections nerveuses peuvent simuler.

Jusqu'ici je n'ai en quelque manière considéré la question qui nous occupe que sous un point de vue théorique ; mais si nous entrons maintenant dans l'appréciation des conséquences pratiques qui découleraient de cette manière de l'envisager, nous arriverons à des résultats extrêmement importants : nous y trouverons les moyens d'expliquer pourquoi, chez un individu qui est atteint d'une phlegmasie, ou qui reçoit une blessure, la fièvre ne se montre pas, dans tous les cas, avec le même caractère; car, si d'une part, elle peut survenir indépendamment de toute affection locale, et par suite d'un trouble dans les rapports qui doivent exister entre nos solides et nos

fluides ; si sa nature doit nécessairement varier avec celle de la modification dont il s'agit ; et puisque, d'autre part, le mécanisme de sa production est toujours le même, qu'elle survienne ou non après une phlegmasie, une blessure, qu'elle soit primitive ou consécutive ; les traits sous lesquels se présentera une fièvre consécutive devront, comme dans les fièvres primitives, être subordonnés au mode d'altération qui aura coïncidé avec l'affection locale, ou que celle-ci aura déterminé ; la réaction variera suivant les causes dont elle sera le résultat. Supposons encore l'existence d'une cause épidémique ; son action pourra n'avoir aucune prise sur les tissus d'un homme vigoureux ; mais que cet homme soit soumis à une opération chirurgicale, il devient plus impressionnable, l'agent morbide acquiert une énergie relative, et la fièvre traumatique devient la fièvre de l'épidémie. Ainsi tous les faits viendraient se classer sans effort ; ainsi surtout l'on se trouverait conduit à varier le traitement suivant les données de l'expérience. « *As-*
» *clepiades et Galenus*, dit Houlier, dans ses commen-
» taires sur les aphorismes d'Hippocrate, *observaverunt*
» *pleuriticos quibus vena secabatur Romæ et Athenis*
» *malè habere, quia utraque civitas magnâ ex parte*
» *esset obversa austris*; *contrà in Paro et Hellesponto*
» *benè habebant, quia hi objecti sunt ventis septentrio-*
» *nalibus.* » Ces croyances remontent, comme on le voit, aux temps les plus reculés de la médecine ; les observations des siècles intermédiaires les ont confir-

mées; et elles ont été vérifiées par les modernes; tandis que, si la fièvre était toujours le résultat de l'irradiation d'une phlegmasie, elle devrait, comme je l'ai dit plus haut, ne jamais différer que par des nuances légères : elle réclamerait les mêmes moyens thérapeutiques. Et c'est là, en effet, la conséquence à laquelle a été forcé d'arriver M. Broussais, lorsqu'il dit « qu'aussitôt que la cause déterminante extérieure d'une épidémie a produit l'inflammation chez les malades, sa nature est indifférente pour le médecin qui ne tire plus ses indications que du siége et de l'intensité de ce phénomène (1); » d'où il suivrait que le traitement de toutes les maladies qui s'accompagnent de fièvre devrait, au fond, être le même, et qu'il faudrait, ou bien considérer comme appartenant à une même classe, et ne différant que par leur degré d'énergie, les évacuants et les narcotiques, la saignée et le quinquina, ou bien rejeter comme mal observés tous les cas où une médication a été nuisible pendant qu'une autre a été salutaire; scepticisme dangereux, et contre lequel s'élèvent des faits tellement nombreux, des autorités si imposantes, qu'il ne saurait être l'objet d'un sérieux examen. Dans une science d'observation comme la médecine, vouloir rejeter l'expérience des siècles pour ne pas la voir contrarier nos systèmes, ce serait une folie,

(1) Exam. des doctrines.

et leur application à la cure des maladies peut avoir des conséquences trop funestes pour que l'on doive s'empresser, en les adoptant, de donner un démenti à l'univers médical.

M. Cayol proclame donc une grande vérité, lorsqu'il dit (1) « que la fausse route dans laquelle on » a marché pendant quelques années a fait rester la » thérapeutique stationnaire, si même elle ne l'a pas » fait rétrograder. » « Les causes des maladies, dit » Laënnec, établissent des différences plus grandes » entre elles, au moins sous le rapport curatif, que » la nature même et l'espèce de lésions organiques » locales (2). » On peut ajouter que le mode et le degré de réaction ne fournissent pas des indications moins importantes. Or, les uns ne considérant l'économie que comme un assemblage d'organes mis en jeu par une force dont ils ne tenaient pas assez compte, ne pouvaient concevoir de maladie sans une altération dans la structure d'une ou de plusieurs des pièces qui composent notre machine ; et comme l'art ne possède pas de moyens pour remédier à de semblables désordres, ils se trouvaient dans l'impuissance d'en déduire des préceptes de thérapeutique. Les autres, ne rapportant presque jamais les maladies qu'à l'inflammation, étaient conduits à ne recourir que fort rarement à des remèdes autres que les évacuations san-

---

(1) Ouvr. cité.
(2) Ouvr. cité.

guines, les boissons émollientes et la diète; quelquefois, prenant pour un excès d'énergie les efforts salutaires de la nature, ils exténuaient leurs malades, lorsqu'il aurait, au contraire, fallu soutenir ou ménager leurs forces. Les uns et les autres, tout occupés des affections locales, perdaient trop souvent de vue les phénomènes généraux : pour tous l'expérience était à peu près perdue, parce qu'il était convenu que nous ne devions rien puiser dans les anciens, et que les faits rapportés par eux méritaient aussi peu de foi que leurs théories étaient chimériques.

Mais ce qui surtout paraît avoir influé d'une manière fâcheuse sur les progrès de la partie de la médecine qui nous occupe, c'est la fréquence supposée d'une irritation de l'estomac. Cet organe, dans lequel Baglivi avait placé le siége de beaucoup de fièvres de mauvais caractère, qu'il avait appelé un viscère doué d'une sensibilité extrêmement exquise, « *acer-* » *rimi sensûs viscus* (1), » a, de nos jours, acquis encore bien plus d'importance. Le trouble des fonctions digestives, quelle que soit sa nature, a été considéré comme la preuve d'une irritation des organes qui en sont chargés; et comme un état morbide quelconque ne peut exister sans que la nutrition se ressente de son influence, la digestion, qui est intimement liée à cette dernière, ne saurait aussi man-

---

(1) *Baglivi opera.*

quer d'en souffrir ; et de là, l'on a toujours conclu que le malade était atteint d'une gastrite qui ne permettait d'ingérer, dans l'organe affecté, que des boissons délayantes.

Une seconde cause d'erreur se trouve dans la fréquence des lésions cadavériques dont les intestins sont le siége ; mais si le tube digestif est un des principaux émonctoires de l'économie ; si c'est celui qui présente le plus de développement, l'on ne saurait être surpris qu'il devienne souvent le théâtre de phénomènes critiques ou symptomatiques, et que, par conséquent, il présente à l'autopsie des altérations bien plus fréquemment que les autres parties, où l'on ne peut d'ailleurs les découvrir que par des recherches et plus longues et moins faciles.

Aussi, sans nier l'abus que certains médecins ont fait autrefois des évacuants et des toniques, je pense que nous devons reconnaître que la crainte d'agir sur le tube digestif a fait trop redouter de nos jours l'emploi de ces moyens héroïques, et qu'ils ont été trop généralement proscrits. Peut-être même sommes-nous tombés de charybde en scylla ; et certains médecins ont-ils négligé tellement ces remèdes, qu'en s'abstenant de les employer ils ont fait autant de mal qu'on en avait fait en les prodiguant.

Telles sont les réflexions que m'a suggérées l'étude des questions que je viens de traiter. En les prenant pour sujet de ma thèse inaugurale, mon dessein a été de faire voir de quelle manière j'envisageais la mé-

decine, et quels étaient les principes qui me paraissaient devoir servir de base à cette science. Peut-être aurait-il été plus sage de m'abstenir de traiter une matière aussi délicate, et de reconnaître qu'il m'appartenait peu de prendre part à des débats qui occupent les hommes les plus recommandables de notre époque. *Non nostrùm inter vos tantas componere lites.* En m'y déterminant, j'ai cédé au désir de m'instruire, et non à la prétention de me constituer leur émule. Après cet aveu, si je n'ai pas le bonheur de mériter les suffrages de mes juges, j'espère qu'il me restera quelques droits à leur indulgence.

FIN.

FACULTÉ DE MÉDECINE
DE MONTPELLIER.

PROFESSEURS.

MM. CAIZERGUES, Doyen, Clinique médicale.
BROUSSONNET. Clinique médicale.
LORDAT. Physiologie.
DELILE, *Présid.* Botanique.
LALLEMAND, *Examinat.* Clinique chirurgicale.
DUPORTAL, *Suppl.* Chimie.
DUBRUEIL, *Exam.* Anatomie.
DUGÈS, Path. chir., opérat. et appar.
DELMAS. Accouchements.
GOLFIN. Thérap. et matière médic.
RIBES, *Examinateur.* Hygiène.
RECH. Pathologie médicale.
SERRE. Clinique chirurgicale.
BÉRARD. Chim. médic.-générale et Toxicol.
RENÉ. Médecine légale.
N........ Pathologie et Thérapeutique générales.

PROFESSEUR HONORAIRE.

Aug.-Pyr.s de CANDOLLE.

AGRÉGÉS EN EXERCICE.

MM. Viguier.
Kuhnholtz, *Suppléant.*
Bertin.
Broussonnet, *Examinat.*
Touchy, *Examinat.*
Delmas.
Vailhé.
Bourquenod.

MM. Fages.
Batigne.
Pourché.
Bertrand.
Pouzin.
Saisset.
Estor.

La Faculté de Médecine de Montpellier déclare que les opinions émises dans les Dissertations qui lui sont présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs; qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

MATIÈRE DES EXAMENS.

1er Examen. *Physique, Chimie, Botanique, Histoire naturelle des médicaments, Pharmacologie.*
2e Examen. *Anatomie, Physiologie.*
3e Examen. *Pathologie interne et externe.*
4e Examen. *Thérapeutique, Hygiène, Matière médicale, Médecine légale.*
5e Examen. *Accouchements, Clinique interne et externe.* (Examen pratique).
6e et dernier Examen. *Présenter et soutenir une Thèse.*

SERMENT.

En présence des Maîtres de cette École, de mes chers condisciples et devant l'effigie d'Hippocrate, je promets et je jure, au nom de l'Être Suprême, d'être fidèle aux lois de l'honneur et de la probité dans l'exercice de la Médecine. Je donnerai mes soins gratuits à l'indigent, et n'exigerai jamais un salaire au-dessus de mon travail. Admis dans l'intérieur des maisons, mes yeux ne verront pas ce qui s'y passe ; ma langue taira les secrets qui me seront confiés ; et mon état ne servira pas à corrompre les mœurs, ni à favoriser le crime. Respectueux et reconnaissant envers mes Maîtres, je rendrai à leurs enfants l'instruction que j'ai reçue de leurs pères.

Que les hommes m'accordent leur estime, si je suis fidèle à mes promesses ! Que je sois couvert d'opprobres et méprisé de mes confrères, si j'y manque !